Document généré le 3 juin 2025 06:49

XYZ. La revue de la nouvelle

Page blanche

Richard Blanchette

Numéro 59, automne 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4330ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Blanchette, R. (1999). Page blanche. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (59), 70–71.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Page blanche

Richard Blanchette

Très chère amie, toi qui attends patiemment mon retour. Voilà ! Le vent siffle à mes oreilles et mes yeux rougis baignent dans la sueur. Sur mon vélo de course, je file à vive allure sous un soleil de plomb, avalant goulûment kilomètres d'asphalte sur kilomètres d'asphalte.

Ma tête emprisonnée dans une coquille protectrice. Mes fesses recouvertes d'une seconde peau de polyester, de nylon et de spandex. Mes pieds savamment chaussés accrochés aux pédales. Mes mains matelassées soudées aux guidons. Je veux m'enfuir. M'éloigner. Me libérer de l'emprise des mots. Oublier naïvement leur existence comme s'ils ne faisaient pas partie intégrante de moi.

Comme si… Comme si…

Bref, les vaches défilent le long du chemin. Au milieu de la route, la ligne pointillée me nargue ; elle se promène sous mes roues. Tantôt à droite, tantôt à gauche. Je fonce sans regarder en arrière. Et à peine en avant.

Du moins au début. Pendant un certain temps.

Les endorphines s'agglutinant dans ma tête, des phrases se mettent soudainement à danser devant mes yeux. Je ne veux pas me laisser distraire par elles. Je lutte pour ne pas céder, mais la tentation est trop forte. Je ne peux pas ignorer leur présence grandissante aussi facilement que je contourne les écueils de la route. J'ai beau tenter de les chasser de mon esprit en moulinant comme un forcené, elles me rejoignent sans cesse au détour du chemin. Il est déjà trop tard. Il faudrait m'arracher la peau pour me dépouiller de toutes ces phrases venues sans invitation.

Et encore !

De guerre lasse, je fais brusquement demi-tour pour te rejoindre avant qu'elles ne repartent sans laisser de traces. Leur instinct de survie est plus fort que tout. Plus fort que moi. Autant j'ai voulu te fuir, autant je brûle, à présent, de te retrouver pour te les confier.

Noir sur blanc.

□

Chère page blanche,

Les mots ne t'atteignent pas de la même façon que moi. Mais, parfois, il arrive que des phrases jaillissent si fort hors de moi qu'elles retombent sur toi gorgées de sens.

Malheureusement, je ne te reverrai plus jamais dans ta robe nuptiale. Ouverte à tout, vide de sens. J'aurais tant voulu couvrir de baisers ta chair pulpeuse une derrière fois. Te couvrir de mille mots. De mes mots.

Mais que veux-tu ! Le sort en a décidé autrement.

Et c'est un camion, à la croisée des chemins, entre l'azur du ciel et le fond noir de la route, qui a eu le dernier mot.

Mes derniers mots…